

María Lopo. *Guillevic et sa Bretagne.* Presses Universitaires de Rennes, coll. « Plurial » 13, 2004.

L'évidence de la nécessité. Ce livre nous offre le travail qu'il fallait faire sur l'œuvre de Guillevic, et que personne n'avait encore osé entreprendre, peut-être par risque de l'évidence, peut-être par peur d'une aventure démesurée. María Lopo s'affranchit de ces deux obstacles en s'y confrontant. D'emblée, elle situe le poète dans son pays natal, mais a l'honnêteté de ne pas y enfermer l'œuvre qui s'inspire aussi parfois largement du paysage de son adolescence passée en Alsace aussi bien que des plaines de la Beauce. Toute l'œuvre est relue à la lumière de la « matière de Bretagne » (fort éloignée de la légende arthurienne). Aussi bien le titre est-il révélateur de la dimension de ce travail : il s'agit de révéler au lecteur le mythe que le poète s'est construit à partir de son expérience bretonne.

María Lopo se déclare d'abord surprise « qu'un enfant issu du milieu paysan, immergé ans la société bretonne [...] n'ait subi aucune 'influence' de la langue bretonne ». Elle se méfie donc des entretiens donnés par Guillevic lui-même. Sa Bretagne est bien le résultat partiel d'une construction psychologique, voire psychanalytique, autant que poétique. « L'éloignement physique du pays ne sera plus ressenti comme une blessure dans les textes, car Guillevic possède, plus vraie, une Bretagne en lui ». Une lecture nouvelle nous fait comprendre que la force de la poésie de Guillevic se situe, pour une part, dans cet exil géographique et linguistique.

Et pourtant « la Bretagne véritable du poète sera une Bretagne de l'expérience », affirme l'auteur. Comment alors concilier ces deux termes forts, chez Guillevic, d'« expérience » et de « mythe » ? La Bretagne est ainsi à la fois vécue et poétisée : « L'agencement d'un grand nombre de recueils guilleviciens, où de brefs poèmes autonomes s'insèrent dans des séries plus longues qui enrichissent leur portée, est conçue à l'image du réseau vital du monde matériel ». Mais ce livre recense aussi avec précision ce qui a trait au mythe, donc au sacré, un *sacré sans dieu* : « Guillevic réalise sa fusion personnelle entre la tradition chrétienne et la présence mégalithique ». Selon l'auteur, le poète éprouvait un véritable manque issu de la perte de l'androgynat originel : « Tout au long de son œuvre, s'inscrit la nostalgie de la perte de cette fusion matérielle première [entre l'homme et la matière] et même de sa mémoire ». Le poème « véhicule, bien évidemment, la nostalgie de l'âge d'or et la recherche matérielle de la fusion naturelle, mais aussi la perte réelle du lieu de l'origine et le processus poétique de sa récupération ». C'est aller là à l'encontre de ce que le poète a toujours affirmé « Je

suis un poète sans nostalgie », et, précisément, Maria Lopo a le mérite de déceler dans ces propos des vérités plus complexes.

L'intelligence de cet essai est de lier cette *matière de Bretagne* à la facture très originale de la poétique de Guillevic. Le poème est le lieu de recherche et d'accomplissement des désirs et des refoulements enfouis. La communion qu'il permet est d'abord celle du poète avec sa langue et son poème, mais aussi, et de façon parallèle, tout aussi profondément, une communion avec les éléments. Pas seulement les objets, mais aussi la nature entière et ses habitants. La fusion avec les éléments est une « présence [qui] ne peut être récupérée que par la voie poétique ». Ainsi « Le chant du poète remonte vers la mémoire primordiale ». « Comme toujours chez lui, à travers la mémoire personnelle et à la lumière de la mémoire collective, le poème s'achemine vers la matière ». Ainsi, entre autres éléments étudiés, « la mer serait donc bien plus qu'un *motif*, la trame des motifs, un territoire *autre*, peut-être celui du domaine recherché ». « Étonnamment frais et détaillé, l'inventaire guillevicien juxtapose des éléments naturels et culturels qui, à partir d'une perception profondément sensuelle, distilleront, dans l'alambic de la parole poétique, l'essence de la *matière de Bretagne* guillevicienne ». La Bretagne, relue avec Zacharie le Rouzic, Pierre Jakez Helias, et la matière avec Bachelard, « La Bretagne jaillit ainsi, à la manière d'un refrain poético-musical [...] D'autres fois ces jaillissements [répondent] à une vision *panoramique*, qui essaie de faire le tour du *motif* spécifique ».

Cet essai fera date par la nouveauté des approches qu'il propose. Il faut souligner la conclusion, qui, par l'invention d'un adjectif, permet de synthétiser une étude qui s'ouvre sur des domaines encore inexplorés : « C'est dans sa langue *Bretagne* qu'il retrouve les référents intraduisibles de son univers vital ».